



Éric Baratay

# Bêtes des tranchées

Des vécus oubliés

**CNRS EDITIONS**

Extrait de la publication

## Présentation de l'éditeur



11 millions d'équidés, 100 000 chiens, 200 000 pigeons : les animaux ont été enrôlés en masse dans la Grande Guerre, pour porter, tirer, guetter, secourir, informer... Les tranchées ont également abrité des milliers d'animaux domestiques ou de ferme, abandonnés par des civils en fuite, et d'animaux sauvages coincés au milieu du front, mais aussi des rats, des mouches, des poux, attirés par l'aubaine. Parfois pourchassés, plus souvent gardés et choyés, ils ont fréquemment aidé les soldats à survivre dans l'enfer, à s'accrocher à la vie, à occuper leur temps. Mais, alors que les combattants de tous bords ont beaucoup évoqué ces compagnons de guerre, nous les avons oubliés.

Ce livre invite à retrouver ces «soldats à quatre pattes» et tous ces animaux ayant vécu la guerre en empruntant leur point de vue, de manière à restituer leurs vécus, leurs actions, leurs émotions, leurs coopérations ou leurs résistances, leurs souffrances et leurs destins, afin aussi de mieux comprendre les attitudes et les sentiments des soldats. L'auteur nous convie à suivre l'itinéraire de ces bêtes des tranchées, de leur enrôlement à leur sortie de guerre, dans un panorama international des deux côtés du front ouest.

*Éric Baratay, professeur d'histoire contemporaine à l'université Lyon 3, est spécialiste de l'histoire des animaux. Il a dernièrement publié *Le Point de vue animal, une autre version de l'histoire*, Seuil, 2012.*

ÉRIC BARATAY

# Bêtes des tranchées

## Des vécus oubliés

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Extrait de la publication

Série « Le passé recomposé » dirigée par  
Sophie A. de Beaune

*Faire le point sur un thème particulier,  
proposer une thèse inédite ou simplement tordre le cou  
à une idée reçue, tel est l'esprit de cette série  
de petits essais d'histoire et d'archéologie.*

### **Déjà parus**

Sophie A. de Beaune, *L'homme et l'outil*, 2008  
Brian Hayden, *L'homme et l'inégalité*, 2008  
François Valla, *L'homme et l'habitat*, 2008  
Anne-Marie Tillier, *L'homme et la mort*, 2009  
Laure Fontana, *L'homme et le Renne*, 2012  
François Sigaut, *Comment Homo devint Faber*, 2012  
René Treuil, *Le mythe de l'Atlantide*, 2012  
Catherine Wolff, *L'Armée romaine*, 2012

© CNRS ÉDITIONS, Paris, 2013  
ISBN : 978-2-271-07935-0

*« Je suis couché sur le champ de bataille, blessé.  
Je pense que je vais mourir.  
Je suis heureux d'avoir du temps  
pour me préparer au retour à la maison céleste.  
Merci chers parents.  
Dieu soit avec vous. »*  
Johannes Haas, 1<sup>er</sup> juin 1916<sup>1</sup>.

*« Dans les champs de Flandre les coquelicots ondulent  
Entre les croix, rangée après rangée  
Qui marque notre place; et dans le ciel  
Les alouettes chantent encore bravement et volent  
À peine audibles dans le bruit des canons.  
Nous sommes les morts. [...] »*  
John McCrae, *Dans les champs de Flandre*, 1915.

À tous les hommes morts au front.



*« Si le mot martyr pouvait consciemment  
s'appliquer aux bêtes,  
c'est celui qu'il faudrait employer. [...]»*  
*À la mémoire de nos chevaux, je demande  
une grande pitié de cœur,  
égale, dans la proportion de l'animal à l'homme,  
à celle que nous consacrons à nos soldats.»*  
Henri Diffiné, septembre 1914.

*« Aux [...] chevaux éventrés par les obus,  
crevés de misère et de fatigue,  
empoisonnés par les gaz, vomissant leurs entrailles  
dans la boue et dans le sang  
en attendant d'être dépecés par les hommes affamés.»*  
Ernst Johannsen, *Cheval de guerre*, 1929<sup>2</sup>.

À tous les animaux tués durant cette guerre.





## INTRODUCTION

### Retrouver les « soldats à quatre pattes »<sup>1</sup>

*« J'ai modestement tenu à dire ce que fit au front [...] ce brave, ce bon, ce fidèle auxiliaire du soldat français : le Poilu à quatre pattes. »*

Pierre Mégnin,  
*Les Chiens de France soldats de la Grande Guerre*, 1920<sup>2</sup>.

« La route est tirée au cordeau. À gauche, un convoi d'artillerie s'avance au trot lourd des chevaux. À droite a fait halte une colonne de ravitaillement. Au milieu nous avançons péniblement, les pieds brûlants et les jambes molles. » Comme l'Allemand Renn, beaucoup de soldats évoquent l'arrivée ensemble des hommes et des animaux à la guerre, d'abord l'été 1914 puis à chaque montée au front, et beaucoup sont étonnés de l'abondance des bêtes, notamment lors des embouteillages routiers où les hommes, les fourgons, les animaux s'entremêlent, où les premiers prennent conscience de la mobilisation massive des derniers, de leur omniprésence visuelle, physique et sonore. L'Américain Dos Passos, engagé volontaire en 1917, note l'importance des bruits animaux la nuit, lorsque toutes les armées profitent de l'obscurité pour se redéployer : « dans un cliquetis d'équipage, un fracas métallique et un piétinement de chevaux passent l'un après l'autre, interminablement, canons, caissons et fourgons<sup>3</sup>. »

Cette forte présence animale vient de la multiplicité des besoins. Le régiment d'infanterie décrit par Dorgelès au détour d'une page est accompagné de mulets portant des mitrailleuses et de nombreux chevaux tirant de l'artillerie, des ambulances, des cuisines ainsi qu'une kyrielle de voitures transportant le matériel, les sacs, les fusils. À propos des convois de ravitaillement à Verdun en 1916, Beumelburg énumère les multiples chevaux traînant des fourgons chargés de bois d'abris, de rouleaux de barbelés, de piquets, de munitions, ou tirant des cuisines roulantes, des batteries, des voitures de ravitaillement, des ambulances, des chariots du génie. Durant toute la guerre, les offensives sont l'occasion de masser avec l'infanterie, puis derrière elle après la stabilisation du front,

des milliers de chevaux de cavalerie ou d'artillerie attelée. L'empereur Guillaume II évoque bien cette étroite alliance des hommes et des bêtes en déclarant, lors d'un discours d'août 1914 : « Nous allons nous défendre jusqu'au dernier souffle de nos hommes et de nos chevaux ». Toutefois, ces chevaux ne sont pas les seuls concernés. Lorsque les Allemands percent le front ouest en 1918, ils mobilisent toutes les bêtes trouvées pour soutenir leur avancée, en formant des attelages hétéroclites, composés d'ânes, de mulets, de chevaux, en attachant des vaches à l'arrière des fourgons, en entassant des paniers remplis de lapins ou de poules. C'est une mobilisation en masse qui emporte les animaux, comme le note Baring : « Sans répit, pour la mille et unième fois, je lis les colonnes de chiffres et je contrôle les entrées confuses de wagons, chevaux, mulets, fourrage, blé, avoine et harnais<sup>4</sup>. »

Nous sommes enclins à trouver tout cela surprenant, anachronique, certainement secondaire, voire anecdotique parce que cette réalité est en décalage avec l'image que nous nous sommes forgée de ce conflit, qui serait la première guerre industrielle avec mitrailleuses, gaz, trains, automobiles, avions et tanks. On serait même tenté de voir là un attachement puéril au passé, une résistance amusante à la modernité et à la marche de l'histoire. Mais ce serait faire une profonde erreur. Pour vaincre dans une guerre dévoreuse, au rythme plus rapide qu'autrefois, même dans les opérations locales de la guerre des tranchées, les parties mobilisent toutes leurs forces, toutes leurs ressources, sans les cataloguer d'anciennes ou de nouvelles comme nous le faisons en ayant le recul d'un siècle, en jugeant au lieu de comprendre. D'autant que les hommes, les machines et les bêtes se complètent plus qu'ils ne se concurrencent : les équidés bâtés ou d'attelage, les chiens de traîneaux ou de charrettes vont sur des terrains inaccessibles aux voitures motorisées ; les pigeons voyageurs et les chiens passent là où le téléphone ne fonctionne plus, où les messagers humains sont cloués sur place. Plus cette guerre dure, s'amplifie, exige, plus elle a besoin des animaux et c'est justement celle-ci qui en emploie le plus depuis les origines de l'humanité, ce qui n'a rien de surprenant, tout l'essor économique européen du XIX<sup>e</sup> siècle ayant été bâti sur l'utilisation croissante et rationalisée du monde animal<sup>5</sup>.

Aussi, les effectifs mobilisés sont-ils importants. Il y aurait eu, les chiffres sont à prendre avec précaution, autour de 11 millions d'équidés emportés dans la guerre, dont 6 en Russie, 2,5 en Allemagne, 1,88 en France, 1,2 en Grande-Bretagne. Autour de 100 000 chiens auraient été enrôlés : 30 000 à 40 000 par les Allemands, 20 000 par les Français, autant par les Anglais, plus de 6 000 par les Autrichiens, etc., mais ces estimations sont encore moins fiables car il n'est pas toujours facile de

savoir s'ils concernent le total durant tout le conflit ou l'effectif à la fin de la guerre. Il s'agit sans doute de minimums. Avec la même prudence, il y aurait eu 200 000 à 250 000 pigeons mobilisés, dont 120 000 en Allemagne, 60 000 en France, etc.<sup>6</sup>. Toutefois, ces animaux ne sont pas les seuls emportés dans cette guerre. Il faut penser à tous les animaux domestiques abandonnés le long du front par les civils en fuite, qui se retrouvent pris entre deux feux, se voient rapidement abattus ou confisqués pour être utilisés ou adoptés comme mascottes. Il y a aussi tous les animaux sauvages prisonniers au milieu des lignes ou attirés par ce *no man's land*, qui occupent les heures oisives des soldats.

Et pourtant, nous avons en grande partie oublié ces animaux. Pas immédiatement, car des combattants puis des vétérans de tous bords les ont célébrés, mais à partir des années 1930. Ainsi, les historiens professionnels ont occulté cet aspect jusqu'à peu, quelles que soient leurs manières d'étudier le conflit<sup>7</sup>. Même les approches en faveur depuis vingt ans, mettant l'accent sur les expériences vécues des combattants, les formes du combat, les violences, les atrocités envers les non-combattants, la douleur et la souffrance, n'ont guère fait ouvrir les yeux sur les vécus des animaux<sup>8</sup>. C'est encore plus flagrant pour les érudits des armes utilisant massivement des équidés, la cavalerie et l'artillerie, puisqu'ils n'abordent que les aspects tactiques, techniques, humains, n'envisagent rapidement les animaux qu'en terme d'approvisionnement et d'utilisation, comme s'il s'agissait de fournitures ou d'instruments de guerre et non d'êtres vivants<sup>9</sup>.

La situation est différente avec les historiens amateurs, au bon sens du terme, moins contraints dans leurs regards, leurs recherches, leurs analyses par les modes universitaires ou les approches érudites, plus réceptifs aux désirs de leurs sociétés et plus représentatifs de celles-ci. Sans doute en conséquence d'une interrogation croissante sur la condition animale dans les nations occidentales, ils s'intéressent aux animaux en guerre dès les années 1970<sup>10</sup> et surtout depuis les années 2000, notamment dans les pays anglo-saxons, qui ont initié le mouvement et qui assurent les deux tiers de la production livresque jusqu'à nos jours<sup>11</sup>, mais aussi dans des pays d'Europe continentale à partir des années 1990, un peu en France<sup>12</sup>, Belgique<sup>13</sup>, Allemagne<sup>14</sup>, Autriche<sup>15</sup>, bien plus en Italie<sup>16</sup>. La plupart des auteurs abordent toute l'histoire de l'humanité, envisageant tous les animaux ou privilégiant une espèce ; mais, sans doute en raison d'une place grandissante dans la mémoire européenne et de l'approche du centenaire, d'autres, en nombre croissant depuis les années 1990, focalisent leur intérêt sur la Grande Guerre, se partageant aussi entre une présentation de toutes les bêtes emportées<sup>17</sup> ou d'une seule espèce<sup>18</sup>. Tous illustrent un

questionnement social grandissant, à l'origine de l'organisation d'expositions sur les animaux en guerre (Londres 2005, Campbell 2008, Osnabruck 2010) ou dans la Grande Guerre (Péronne 2007, Bruxelles 2010), de la création de nombreux sites internet par des amateurs passionnés, ainsi que de la publication à succès de livres pour enfants, évoquant les aventures militaires d'un animal, comme *War Horse* de Michael Morpurgo<sup>19</sup>, porté à l'écran par Steven Spielberg en 2012.

La plupart de ces amateurs focalisent sur les utilisations des animaux, en restant sur le versant humain, en gardant ce point de vue, en analysant et en racontant de ce côté. D'une manière croissante, notamment parmi les Anglo-Saxons et les Italiens, d'autres insistent sur la condition des animaux, mais sans vraiment pouvoir ou vouloir focaliser sur les vécus, soit parce qu'ils ne les abordent qu'en conséquence des utilisations humaines laissées au premier plan, n'arrivant pas à retourner les documents, les approches, les lectures<sup>20</sup>, soit parce qu'ils tombent dans un anthropomorphisme vain, plaquant des analyses humaines sur les actions des bêtes, voire les faisant parler dans le cas des œuvres de fiction<sup>21</sup>.

Ils rejoignent les rares historiens professionnels récemment arrivés à la question des animaux dans les guerres, qui ont limité leur approche au versant humain par conviction ou habitude que l'histoire n'est que la science des hommes dans le temps. À propos de la Grande Guerre, ils s'intéressent aux utilisations des chevaux ou des pigeons voyageurs<sup>22</sup>, aux représentations culturelles des soldats à propos des bêtes, aux projections affectives qu'ils opèrent sur elles<sup>23</sup>, à l'organisation des services vétérinaires et à leur lutte contre les maladies<sup>24</sup>. Il s'agit de montrer la mise en place d'un conflit total, la mobilisation de toutes les forces, la création d'une culture de guerre. Les bêtes apparaissent même à peine à propos des efforts vétérinaires, si ce n'est dans la manifestation clinique des maladies, alors que c'est là que ces auteurs auraient l'occasion d'évoquer les vécus animaux. Comprenant dès 2002 l'utilité de les aborder à propos des chevaux en guerre, Daniel Roche a confié la tâche à un vétérinaire<sup>25</sup>, soulignant ainsi l'absence des historiens et la nécessité qu'il y aurait à décentrer leur regard, à lier leurs analyses aux savoirs des sciences de la nature.

C'est pourquoi ce livre place les vécus animaux au centre du propos en inversant les approches, les analyses et la structure du récit. Il s'agit de mieux connaître et comprendre ces êtres vivants aux capacités souvent importantes, bien supérieures à ce que nous avons communément envie de leur attribuer, et aux individualités souvent prononcées, comme la science actuelle le souligne<sup>26</sup>. À l'ouverture et au décentrement anthropologique, ayant fait s'intéresser aux autres humains, des femmes aux non-occiden-

taux, doit succéder un déploiement zoologique, incitant à prendre en compte les autres espèces, et un élargissement de la notion d'histoire, qui ne peut plus être seulement la science des hommes dans le temps mais au moins celle des vivants dans le temps, afin de l'écrire aussi de leur point de vue, comme j'ai commencé à le faire ailleurs<sup>27</sup>. Ce livre se place ainsi au point de rencontre de deux historiographies : celle qui commence à bâtir une histoire animale et celle de la guerre, qui propose d'écrire l'histoire de tous ses acteurs, soldats *et* civils, hommes *et* femmes *et* enfants, occidentaux *et* non-occidentaux<sup>28</sup>, auxquels il faut ajouter hommes *et* bêtes.

Car il s'agit aussi de mieux analyser les relations des animaux avec les hommes et les attitudes de ces derniers. Nous considérons tellement les animaux comme des êtres passifs, voire comme de simples objets, que les attitudes et les sentiments humains à leur égard nous semblent de pures projections anthropomorphiques, et la liaison avec les bêtes une simple relation à pôle unique (l'homme) et à sens unique (de l'homme vers ou sur l'animal), où le premier exercerait sans conséquence ses représentations, ses savoirs, ses pratiques sur un objet transparent, transformé en simple prétexte. En réalité, la relation est bien plus complexe, à doubles pôles et à double sens, les animaux se comportant en acteurs agissant, réagissant, créant avec les hommes de véritables interactions et de vraies communautés avec leurs lots d'incompréhensions, d'ajustements, de violences, de résistances, d'échanges, d'empathies, etc. Ce livre propose donc de montrer aussi les relations des bêtes avec les hommes, comment ceux-ci ont agi, réagi, le tout en mettant les animaux au premier rang et les hommes à l'arrière-plan mais en comprenant finalement mieux leurs attitudes.

L'histoire du côté des animaux pose un certain nombre de questions méthodologiques amplement présentées ailleurs<sup>29</sup>. Pour la Grande Guerre, la première concerne les documents utilisables, évidemment d'origine humaine, les animaux n'ayant pas témoigné par écrit, seulement par des réactions physiologiques et comportementales immédiates, éphémères, qu'on ne peut retrouver que si les hommes ont pu ou voulu les regarder, les voir puis les dire. Or, les bêtes ne sont pas toujours et même souvent évoquées. Ainsi, les archives militaires focalisent sur les organisations humaines et sont souvent décevantes sur les vécus animaux, d'autant que les tris effectués ensuite par les archivistes ont amplifié la tendance. Les archives françaises, par exemple, ont conservé les documents évoquant les citations accordées aux conducteurs des chiens mais pas les registres qui auraient pu nous renseigner sur les origines, les fonctions, les démobilisations de ces animaux. Les mentions sont tout aussi rares dans les journaux de troupes, même de cavalerie<sup>30</sup>.

Il faut se tourner vers d'autres documents, comme les historiens l'ont fait pour retrouver l'expérience vécue des soldats, en premier lieu vers les témoignages des combattants, des lettres aux romans en passant par les carnets, écrits pendant ou après le conflit. Beaucoup d'auteurs ne disent rien des animaux parce qu'il n'y en avait pas autour d'eux ou parce qu'ils ne jugent pas intéressant d'en parler alors qu'ils en possèdent, comme le révèlent des photographies<sup>31</sup>, ou qu'ils les utilisent quotidiennement à l'instar du cavalier allemand Von Unruh, du brigadier français du train Rey, du carabinier belge Deauville<sup>32</sup>. Certains emploient des expressions significatives de cet effacement délibéré, tel cet artilleur belge qui écrit, en 1915, que le « canon du commandant [...] revient au galop » ou que les « avant-trains s'amènent au galop pour atteler », des formulations encore utilisées après-guerre dans des témoignages romancés, qui pourraient faire croire à un ignorant que ces canons roulaient tout seuls, voire qu'on les tirait à la main<sup>33</sup> !

Pour certains, emportés par l'élan patriotique, il s'agit d'aller à l'essentiel des combats. Le même artilleur ne dit rien des chevaux fauchés lors des charges de cavalerie auxquelles il assiste ou des cadavres d'équidés le long des routes qu'il parcourt. Et souvent ces témoins ne disent rien de l'horreur de la guerre pour les hommes. Cette volonté persiste après-guerre, notamment en Allemagne où un Beumelburg, par exemple, refuse les « récits réalistes outranciers »<sup>34</sup> et n'écrit pas grand-chose à propos des bêtes. Pour d'autres, l'oubli vient d'un repli sur leur personne, leur quotidien, voire leurs amis<sup>35</sup>, ou d'un mépris de ces vivants. Le contraste est grand entre le dédain général d'un Tanty, se plaignant sans cesse de son sort, n'évoquant guère ses compagnons, si ce n'est pour les traiter de brutes vulgaires, ni les Allemands pour lesquels il n'a aucune indulgence, ne disant rien des animaux sauf pour se scandaliser qu'on s'en occupe, et l'empathie d'un Genevois à l'humanisme élargi, soucieux des hommes et des bêtes, même s'il a réécrit des pages après-guerre<sup>36</sup>. Pourtant, tous deux sont des littéraires de formation, aux parcours semblables, preuve qu'il faut souvent aller chercher les raisons des différences de regard ailleurs que dans les situations sociales ou le capital culturel, plutôt dans les ambiances familiales et les psychologies individuelles.

Car d'autres soldats évoquent les animaux, en s'apitoyant souvent sur leur sort. Il ne faut pas voir là qu'émotivité mal placée, sensiblerie projetée, mais admettre que ces hommes regardent bel et bien des réalités animales, même s'ils les voient puis les rapportent plus ou moins bien, comme tout témoin, même s'il y a évidemment une part de subjectivité et de culturel dans leurs regards, et même si la difficulté est accentuée par la barrière d'espèce. Ils regardent parce qu'ils s'intéressent aux animaux, leur

accordent beaucoup, tel cet artilleur français qui les qualifie de « frères inférieurs », une expression alors à la mode parmi les protecteurs, ou tel le peintre Franz Marc qui a des chevreuils et des chiens chez lui<sup>37</sup>.

Cependant, la frontière est poreuse entre les deux groupes de soldats, à l'image du caporal Barthas, souvent indifférent au sort des équidés mais l'évoquant quelquefois pour dénoncer une souffrance générale, ainsi plus aveugle, terrible, insupportable<sup>38</sup>. On peut se demander s'il n'a pas réécrit ces passages après-guerre, comme il l'a fait pour d'autres aspects, afin d'amplifier sa dénonciation du conflit et justifier un peu plus son adhésion au pacifisme. La question renvoie au débat sur la valeur de ces témoignages, qui a agité les historiens ces deux dernières décennies, en soulignant les différences dans les manières d'écrire le conflit selon les moments (pendant ou après), les milieux sociaux, les opinions (nationaliste ou pacifiste), la nature des textes (romans ou récits publiés, lettres envoyées, carnets gardés), leur état (de première main ou remanié)<sup>39</sup>. En réalité, ces distinctions ne sont pas très pertinentes pour les vécus animaux, à la différence des questions de violence entre les hommes et de consentement à la guerre pour lesquelles elles ont été forgées. Il n'y a guère de contradictions entre les textes, même si on peut noter que la violence envers les animaux est plutôt minimisée pendant la guerre, alors que celle envers les ennemis est souvent reconnue, voire revendiquée, et qu'elle est plus évoquée à la fin de la guerre et surtout après-guerre, tandis que l'humaine est réduite ou rendue anonyme, parce qu'on veut désormais montrer l'horreur du conflit tout en éludant les responsabilités individuelles<sup>40</sup>. Cependant, il ne faut guère pousser ce schéma, qui n'est qu'une tendance souvent contredite par le facteur plus important des psychologies individuelles. Des auteurs de récits nationalistes, publiés pendant la guerre ou juste après, évoquant les corps à corps, la nécessité du sacrifice, voire la haine de l'ennemi, s'intéressent aux bêtes. À l'inverse, des écrivains d'inspiration pacifiste, dénonçant la violence et la souffrance, ne disent rien des animaux<sup>41</sup>.

À ces témoignages, il faut ajouter ceux des vétérinaires qui ont un peu écrit durant la guerre mais plus ensuite pour établir des bilans ou tirer des leçons à destination de la profession et des gouvernements<sup>42</sup>, voire pour présenter leurs expériences personnelles<sup>43</sup>. Leur littérature est indispensable pour atteindre des vécus d'animaux, notamment leur endurance, leurs traumatismes, leur alimentation, leur relation avec les hommes, avec l'inconvénient qu'elle focalise sur les chevaux, qu'elle masque souvent le cas des ânes et des mulets, les mélangeant avec les premiers dans la catégorie des équidés, qu'elle oublie fréquemment les chiens et encore plus les pigeons voyageurs peu soignés, qu'elle ne compense donc pas la rareté

des archives et des témoignages sur ces animaux qui ont pourtant été réquisitionnés par milliers mais qui ont ainsi disparu sans laisser beaucoup de traces, de même qu'elle n'évoque pas toutes les bêtes non utilisées dans les combats et pourtant bien présentes sur le front.

Il faut recourir à d'autres sources pour les retrouver, notamment les témoignages des civils ayant incité les militaires à utiliser des chiens ou des pigeons<sup>44</sup> et les photographies. Celles des magazines<sup>45</sup> sont assez décevantes par leur aspect officiel, contrôlé, stéréotypé, par exemple en ne montrant souvent que les chiens sanitaires, pas les messagers et les sentinelles gardés secrets, ou en n'évoquant guère, côtés français et allemand, les nombreux chiens de compagnie et les mascottes officiellement interdits. Il y a plus à retrouver parmi les photographies prises indépendamment par les agences de presse, les services militaires ou les soldats, surtout des officiers. Les historiens amateurs les utilisent déjà beaucoup, commençant même à collecter les albums individuels encore délaissés par les professionnels<sup>46</sup>, car elles permettent de constater des présences non évoquées dans les textes, de confirmer des dires qu'on trouverait exagérés, comme l'enlèvement complet d'équidés dans la boue des Flandres, d'entrevoir des conditions, tels les parcours des mules dans les Alpes ou les hébergements des chiens de trait dans les Vosges ou le Tyrol. Elles font sortir du néant des animaux dont on n'a plus aucune autre trace, en tant qu'espèces ou en tant qu'individus, et permettent au moins de reconstituer des présences, voire des attitudes.

Évidemment, tous ces témoignages sont sujets à caution, avec des erreurs de calcul dans les statistiques<sup>47</sup>, des contradictions entre les descriptions<sup>48</sup>, un fort poids des représentations et des codes culturels, notamment pour les témoignages romancés<sup>49</sup>, etc. Toutefois, cela ne doit pas conduire à renoncer à retrouver une réalité, à se contenter de la seule analyse des discours. L'étude des conditions de production des témoignages et de leurs caractéristiques culturelles est indispensable mais elle ne doit pas être une finalité indépassable. Le croisement des documents est le meilleur moyen de surmonter leurs insuffisances, de chercher une réalité, comme celle du chien de l'officier autrichien Von Eleda, évoqué dans le premier journal de son maître mais oublié dans le second alors qu'il est toujours présent, comme le prouvent des photographies<sup>50</sup>.

Pour retrouver les vécus animaux, il faut retourner ces documents en se défaisant d'un tropisme conduisant naturellement à les lire du côté des hommes, en se déportant du côté animal<sup>51</sup>, donc en inversant les informations, en traquant des détails mis au second plan, en lisant entre les mots ou entre les lignes, voire en devinant ou supposant en fonction de précédents, comme les historiens ont appris à le faire pour les vaincus, les



conquis, les anonymes<sup>52</sup>. La difficulté est plus grande, les incompréhensions pouvant être plus nombreuses et les précisions moins fortes, mais elle n'est pas insurmontable car la différence n'est pas de nature mais de degré. D'autant que les hommes ont beaucoup étudié les bêtes au XIX<sup>e</sup> siècle pour plus et mieux les utiliser dans les « révolutions » agricole, industrielle, des transports, ou dans les guerres<sup>53</sup>, et leurs documents sont intéressants et exploitables dès qu'ils regardent et rapportent, même s'ils voient et disent plus ou moins bien, car on peut croiser alors leurs propos avec les savoirs actuels des sciences zoologiques.

En effet, l'historien a besoin de celles-ci pour saisir les conditions, les visions, les ressentis des animaux, notamment de l'éthologie pour tenir compte des comportements et des sociabilités, en particulier de l'éthologie appliquée qui s'intéresse aux espèces domestiquées dans leurs conditions d'utilisation humaine et de l'éthologie cognitive qui focalise sur les états mentaux et les représentations à l'origine des conduites<sup>54</sup>, mais aussi de la physiologie et de la neurobiologie pour appréhender les émotions, les douleurs, les souffrances éprouvées par les espèces emportées dans le conflit<sup>55</sup>. Je renvoie à une présentation détaillée de ce lien indispensable<sup>56</sup> afin d'aller ici à l'essentiel et d'insister sur l'adaptation au cas de la Grande Guerre.

Parmi ces disciplines, il faut privilégier les approches faisant l'hypothèse que ces espèces, leurs groupes et leurs individus ont de fortes capacités, originales et spécifiques, donc ne retranchant pas au préalable comme le font d'autres au prétexte officiel de ne pas accorder indûment, au prétexte réel de préserver une exception humaine, de distinguer l'homme de l'animal. Disons-le fermement : il faut sortir de cette question vaine, puérile et faussée de la distinction entre l'homme et l'animal dans laquelle la philosophie occidentale et des religions nous ont enfermés depuis 2500 ans. Vaine, car l'animal n'existe pas, n'est qu'un concept, une catégorie masquant la réalité de la multiplicité des espèces. Puérile, car la question de la différence entre une espèce réelle, l'homme, et un fantôme n'a jamais servi à connaître les divers animaux mais à permettre aux humains de se prévaloir, alors qu'il faudrait penser les multiples espèces, dont l'humaine, non pas en termes de supériorité et de hiérarchie mais de différence, de spécificité et de richesse de chacune. Faussée, car on connaît encore très mal les animaux (qu'on ne tient même guère à connaître, préférant souvent les stéréotypes commodes sur l'animal) et on établit la plupart du temps les différences sur des croyances, confondant l'investigation avec un discours de domination.

Il faut abandonner l'anthropocentrisme enfantin faisant définir les capacités à l'aune de leurs modalités humaines puis conclure évidemment

qu'elles ne peuvent exister en l'animal, empêchant ainsi de regarder les animaux et faisant clore la recherche avant de l'entamer. Le déni de capacité est fort lorsque la faculté en question appartient à l'arsenal de distinction entre l'homme et l'animal, mais il n'existe pas si cette faculté n'en fait pas partie, ou disparaît quand elle n'en fait plus partie, à l'image de la douleur que les cartésiens avaient érigée en élément important de différence. Il faut se défaire de la tentation orgueilleuse de nier ou de réduire les facultés des animaux, et donc adopter des définitions souples et plurielles des capacités car leurs modalités varient selon les espèces, leurs groupes et les époques, à l'exemple de l'intelligence que les éthologues ne veulent plus définir d'une manière unique pour toutes les espèces, préférant parler d'intelligences multiples<sup>57</sup>. Il ne faut pas tomber dans le piège inverse d'un anthropomorphisme de conclusion, projetant les capacités humaines sur les animaux, faisant confondre les espèces. Les chiens ne sont pas des hommes et ceux-ci ne sont pas des chevaux, etc., mais chaque espèce a son capital original de capacités. Pour l'établir, on peut en revanche utiliser un anthropomorphisme de questionnement, consistant à se demander si telle faculté présente chez l'homme ne le serait pas, sous d'autres formes, en d'autres espèces<sup>58</sup>. Ces hypothèses fortes incitent à regarder, permettent souvent de voir, donnent les travaux et les résultats les plus intéressants, en particulier pour les chevaux et les chiens que nous allons retrouver dans la Grande Guerre<sup>59</sup>.

Il faut donc croiser les dires des combattants avec ceux des chercheurs actuels. Je ne dis pas contrôler car ce serait supposer que les premiers ne voyaient pas bien et que les seconds savent tout. Or, s'il y a des aspects que nous expliquons mieux qu'autrefois, il y en a d'autres que nous ne regardons pas ou que nous comprenons mal, car nous sommes bien moins immergés parmi les animaux au travail, nos conceptions divergent souvent en fonction des approches et des méthodes, notamment entre études de terrain et de laboratoire qui ne donnent pas toujours les mêmes conclusions donc les mêmes animaux<sup>60</sup>, enfin les bêtes ne vivent pas les mêmes conditions hier et aujourd'hui et elles ont pu modifier leur comportement entre-temps comme une histoire éthologique en construction commence à le montrer<sup>61</sup>.

Le cas des animaux dans la Grande Guerre doit être envisagé comme un exemple de terrain d'une éthologie historique elle aussi à bâtir, consistant à étudier les comportements et les sociabilités d'animaux à une époque donnée dans une situation donnée en travaillant sur les indications éparées, ponctuelles, partielles et partiales des documents historiques. Ce genre a été longtemps dévalorisé, ravalé au rang d'anecdotes inutilisables par les tenants d'une science de laboratoire, soucieux de tenir leur disci-

plaine du côté des sciences expérimentales jugées plus sûres, mais le clivage entre anecdotes et expériences n'est plus si évident : nombre des expériences à propos des animaux sont discutées ou sujettes à caution parce qu'elles contiennent aussi des paramètres ignorés ou incontrôlables qui interfèrent ; les anecdotes sont utilisées par l'éthologie de terrain, qui a beaucoup apporté à la connaissance d'espèces animales, tandis qu'elles commencent à être prises en compte par des scientifiques voulant confronter les expériences aux réalités quotidiennes<sup>62</sup>, et qui utilisent des procédures semblables à celles en vigueur depuis longtemps en histoire pour manier les anecdotes, pour faire notamment la part du partial et du culturel. C'est donc avec des descriptions et des explications plurielles, d'hier et d'aujourd'hui, mais bien situées et toujours croisées qu'on doit étudier les animaux dans la Grande Guerre, un cas où l'histoire et les sciences zoologiques peuvent s'apporter beaucoup en données nouvelles et en questions supplémentaires, en s'inscrivant dans un croisement à construire entre sciences dites naturelles et sciences dites humaines, qu'il faudrait plutôt nommer biologiques et culturelles pour établir les parts et les imbrications, très diverses selon les espèces, entre ces deux aspects<sup>63</sup>.

Pour cela, il faut rendre compte des vécus des animaux depuis leur point de vue géographique, voire psychologique lorsque les documents et les savoirs le permettent. La tentation de voir et ressentir le monde comme les animaux est ancienne ; elle a longtemps été manifestée par des écrivains et des artistes ; elle est maintenant revendiquée par des philosophes et des scientifiques<sup>64</sup> comme une manière de mieux comprendre ces autres de l'homme, en faisant preuve d'empathie, c'est-à-dire d'une capacité à se décentrer de soi, à se projeter en eux, à ressentir comme eux. Évidemment, il s'agit d'une intention, d'une attitude, d'une méthode pour tendre vers tel animal mais sans jamais être cet animal, comme le psychologue ne sera jamais son patient ou l'ethnologue son hôte observé. Il reste qu'atteindre les vécus des animaux et tendre vers la restitution de leurs points de vue suppose de bien retourner l'écriture pour s'attacher à rendre compte d'abord de ces animaux et à ne parler des hommes qu'ensuite, à l'inverse de ce qui a été fait jusqu'à présent.

Dans le cas de la Grande Guerre, ce point de vue animal a aussi l'intérêt de faciliter une analyse internationale, souvent délicate au niveau des hommes, où l'on oppose plus ou moins consciemment vainqueurs et vaincus, sa nation et les autres, car nous allons évoquer les animaux des deux côtés du front ouest, de la Belgique à l'Italie<sup>65</sup>, en profitant des travaux déjà entrepris et des recueils de textes ou de témoignages déjà édités<sup>66</sup>. Les animaux sont des acteurs étrangers aux nationalismes européens, permettant de passer plus facilement les frontières pour établir les

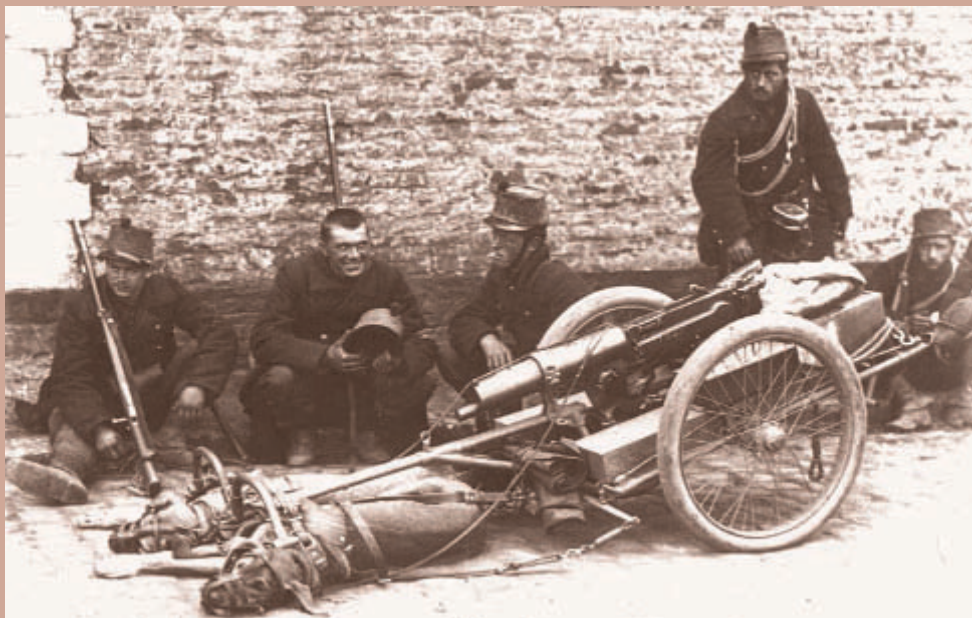
constantes des vécus, atteindre les communautés de vie. Cela ne veut pas dire que les différences doivent être négligées, au contraire ; elles existent selon les pays humains et leurs cultures, selon les individus humains et les animaux eux-mêmes, qui n'ont pas forcément les mêmes comportements d'un groupe à l'autre ou d'un individu à l'autre.

Pour mieux nous rapprocher des vécus, des points de vue, des ressentis, j'ai choisi de suivre les itinéraires des animaux, de leur enrôlement à leur mort ou leur réforme, en passant par leurs voyages, leurs travaux ou leurs occupations, leurs émotions et leurs souffrances. Au fil des pages, nous verrons les attitudes, les réactions, les sociabilités créées par cet état de guerre, à la fois parmi les animaux et avec les hommes, en insistant, de ce côté, sur les sentiments et les comportements suscités par cette vie commune, pleine de bruit et de fureur<sup>67</sup>.



9. Chien messager, armée britannique, 1918.

De petite taille et rapides, les chiens portent des messages là où les hommes ne passent plus ; les chiens britanniques savent très bien retrouver leur maître attentionné, resté à l'arrière (p. 84). Cliché IMW Q10960.



10. Chiens attelés à une mitrailleuse lourde, Belgique, 1914.

Muselés pour ne pas aboyer et prévenir l'ennemi, rarement détachés pour pouvoir repartir vite, ces chiens fatiguent beaucoup l'été 1914 avec le poids à tirer, la soif, les blessures aux pattes (p. 72). Cliché BnF.



11. Chevaux embourbés, armée française, cliché non daté.

Les équidés peinent à sortir des trous boueux où ils sont tombés par accident, se faisant aspirer comme en des sables mouvants à mesure qu'ils se débattent (p. 79). Cliché BnF.



12 et 13. Pigeons à l'exercice, armées britannique et française, 1918.

Les pigeons apprennent à repérer le lieu de leur pigeonnier pour pouvoir ensuite revenir des premières lignes avec leur message (p. 90). Ils reconnaissent les hommes à leurs odeurs, leur physique, leur faciès. Avec les soldats les plus avenants, ils établissent de forts liens qui les rendent plus performants (p. 111). Clichés IMW Q900 0 / Q8877.